

PREMIÈRES CONFRONTATIONS AVEC HEGEL

Après la guerre de 14-18, on pouvait faire des études relativement assez poussées de philosophie (c'est-à-dire atteindre le diplôme de licencié) en n'ayant de Hegel qu'une connaissance des plus superficielles, pis même une simple « idée ». C'est là, de ma part, un souvenir... une impression... Il faudrait les corroborer avec l'examen des « auteurs du programme » et vérifier que, durant ces années, Hegel n'y figura pas.

Vers la même époque, le groupe pré-surréaliste (c'est-à-dire André Breton) publiait dans le numéro 11-12 de *Littérature* du 15 octobre 1923 une remise en question de l'échelle des valeurs, alors communément admises, sous le titre d'*Erutarettil*. On y trouvait Hegel parmi les dix-huit grands, avec des auteurs comme Sade, Lautréamont et Jarry, qui n'étaient pas alors de lecture courante, sans parler de Baffo, qui ne l'est pas devenu (à tort) et de Hugo (qui déjà se défendait bien).

Je n'essaierai pas ici d'élucider la connaissance exacte que pouvait avoir Breton de Hegel à cette époque ; il ne pouvait guère le lire que dans la traduction de Véra ; mais la *Philosophie de la Nature*, dans la dite traduction, demeure un texte poétique d'une efficacité non adultérée. La Sorbonne n'avait alors même pas un « manuel » d'histoire de la philosophie à offrir aux étudiants ; il n'y avait de décent sur Hegel que l'article de Herr dans la *Grande Encyclopédie* de Berthelot.

Georges Bataille, qui fit des études d'archiviste et non de philosophe, se confronte avec Hegel, dès ses premiers articles de *Documents*, en 1929. Il s'y affirme aussitôt anti-hégélien, et ce, sur un point qui n'était pas de connaissance courante à l'époque : il y soutient que l'animal a une « histoire » (et pas seulement l'homme), ce qui l'amène — dialectiquement — à une position hégélienne, puisqu'alors il y aurait une sorte de dialectique de la nature. Dans *le Langage des fleurs* (n° 3), il fait une allusion à l'« aveuglement » des

« prérogatives de l'abstraction » ; il y revient avec plus de force dans le n° 4 (*Figure humaine*) où apparaît « la mouche sur le nez de l'orateur » qui irrita Breton. Cette apparition est, pour Bataille, aussi choquante que l'apparition d'un fantôme 1900 dans la continuité de l'Univers scientifique — ou que celle du *moi* dans toute métaphysique. Il continue (et l'on verra qu'il n'a de la dialectique hégélienne qu'une conception conventionnelle assez excusable alors) :

« On n'insistera jamais assez sur les formes concrètes de ces disproportions [du visage humain]. Il est trop facile de réduire l'antinomie abstraite du moi et du non-moi, la dialectique hégélienne ayant été imaginée tout exprès pour opérer ces escamotages. Il est temps de constater que les plus criantes révoltes se sont trouvées récemment à la merci de propositions aussi superficielles que celle qui donne l'absence de rapport comme un autre rapport [suit une citation de Tzara]. Ce paradoxe emprunté à Hegel avait pour but de faire entrer la nature dans l'ordre rationnel ; en donnant chaque apparition contradictoire comme logiquement déductible, de sorte qu'à tout prendre, la raison n'aurait plus rien de choquant à concevoir. Les disproportions ne seraient que l'expression de l'être logique qui, dans son devenir, procède par contradiction. »

Et il conclut :

Il est permis de supposer que, parmi les intellectuels les sur le nez d'un orateur à la prétendue contradiction logique du *moi* et du tout métaphysique ; pour Hegel cette apparition fortuite devrait simplement être rapportée aux « imperfections de la nature ». »

Ce qui est assez exact. L'ennemi est alors le panlogisme de Hegel, et le « parti pris de s'opposer comme une brute à tout système » n'a rien de systématique.

Il est permis de supposer que, parmi les intellectuels les mieux qualifiés de ces années vingt-cinq, peu d'entre eux se doutaient qu'il y avait un lien quelconque entre le communisme du couteau-entre-les-dents et la dialectique hégélienne. Barrès avait pu le savoir, mais c'était bien oublié. Breton découvrit le lien en 1925, me semble-t-il. La première allusion que fait Bataille au matérialisme dialectique date de 1930 ; on la trouve dans *Le bas matérialisme et la gnose* (n° 1 de la seconde série de *Documents*) ; mais Bataille signale aussitôt que cette fameuse dialectique dérive de « conceptions méta-

physiques très anciennes, de conceptions entre autres développées par les gnostiques, à une époque où la métaphysique put être associée aux plus monstrueuses cosmogonies dualistes, et par là même étrangement abaissée ».

Il reprend le mot « réduire » à propos de l'hégélianisme, qu'il qualifie d'« extraordinaire » et « très parfait » système de réduction. Il est donc évident que « c'est seulement à l'état réduit et émasculé » qu'on retrouve « les éléments bas qui sont essentiels à la gnose ». Toutefois ces éléments jouent un rôle de destruction alors même que la destruction est donnée comme nécessaire à la constitution de la pensée. Dans le matérialisme dialectique, c'est la matière en bloc qui joue ce rôle de source de contradiction.

Pourquoi s'intéresser aux gnostiques ? Ils apportent, dit Bataille, des solutions « même en partie faussées » aux problèmes de notre époque. « Ceux qu'ils confrontèrent ne paraissent pas sensiblement différents des nôtres — qui sont ceux d'une société dont les principes originels sont devenus, dans un sens très précis, lettre morte, d'une société qui doit se mettre en cause et se renverser elle-même pour retrouver des motifs de force et d'adaptation. »

L'originalité du mal, l'« agitation répugnante » et le « pessimisme écoeurant des gnostiques », leur sinistre amour des ténèbres, « leur goût » monstrueux pour les archontes « obscènes », cette bassesse non-réductible : tout ce que Bataille souligne ainsi, c'est ce qui en lui correspond à une sorte de Kierkegaard noir. Inutile de dire qu'à cette époque Kierkegaard était aussi peu connu que Hegel.

Dans la dernière partie de cet article (*Le bas matérialisme et la gnose*), un des plus significatifs que Bataille ait écrits, il esquisse une sorte d'anti-hégélianisme dialectique : la raison (et le moi) ne peuvent se soumettre qu'à ce qui est le plus bas et ne peut singer aucune autorité, la raison ne peut non plus « limiter » la matière (qui fondait alors sa « valeur de principe supérieure »), la « matière basse » est « extérieure et étrangère aux aspirations et idéals humains et refuse de se laisser réduire... » On confond « l'esprit humain et l'idéalisme devant quelque chose de bas dans la mesure où l'on reconnaît que les principes supérieurs n'y peuvent rien. »

Dans le n° 2 (*Les écarts de la Nature*), Bataille revient à cette « dialectique de la nature » qui ne serait pas seulement une « réduction » des monstruosité : « Sans aborder ici la question des fondements métaphysiques d'une dialectique

quelconque, il est permis d'affirmer que la détermination d'un développement dialectique de faits aussi concrets que les formes visibles seraient littéralement bouleversante. »

Dans la contribution de Bataille aux numéros suivants de *Documents*, on ne trouve aucune allusion à Hegel (s. e. o. o.). L'année suivante, il collaborera à la *Critique sociale* de Souvarine.

Entre temps, les philosophes « professionnels » se sont remués. Jean Wahl a publié *La conscience malheureuse dans la philosophie de Hegel* (1929) ; Gurvitch, *Les tendances actuelles de la philosophie allemande* (1930) ; Lévinas, *La théorie de l'intuition dans la phénoménologie de Husserl* (1930) ; Heidegger paraît dans *Bifur* en 1931 et les *Méditations cartésiennes* de Husserl sont publiées en français la même année, qui est également celle de l'anniversaire de la mort de Hegel.

Les livres que je viens de citer (et Marx et Engels, plus accessibles) ont été pour Bataille et pour moi des lectures communes. Nous en discutons longuement et le résultat de cette confrontation fut un article publié sous nos deux signatures dans le n° 5 (mars 1932) de *La critique sociale* sous le titre : *La critique des fondements de la dialectique hégélienne*. La rédaction en fut faite par G. Bataille seul ; je m'étais réservé le passage sur Engels et la dialectique dans les mathématiques.

Le thème général de cet article implique un retournement dans l'idée que les auteurs se faisaient de Hegel. Ce qui est réduction maintenant, ce n'est pas le panlogisme hégélien, mais la dialectique matérialiste. Hegel est entrevu à travers la phénoménologie husserlo-heideggerienne qui commence à se faire connaître en France, Hegel apparaît maintenant comme un dialecticien « non-réduisant » par rapport auquel on dévalue la dialectique vulgaire du communisme. Bien que ni Bataille ni moi-même n'ayons appartenu au parti communiste (à ce que je sache en ce qui concerne Bataille), nous prétendons venir au secours de la dialectique matérialiste sclérosée et nous nous proposons de l'enrichir et de la rénover en l'ensemencant des meilleures graines de la pensée bourgeoise : la psychanalyse (Freud) et la sociologie (Durkheim et Mauss) — on ne connaissait pas encore Lévi-Strauss, bien entendu).

Outre cet enrichissement, cette critique des fondements

(qui se basait sur l'œuvre de Nicolaï Hartmann, résumée dans Gurvitch et exposée par son auteur lui-même dans le numéro de la *Revue de métaphysique et de morale* consacrée au centenaire de Hegel) mettait en avant un thème courant chez les philosophes non-communistes : il n'y a pas de dialectique de la nature ; la dialectique naît de la condition humaine, d'expériences vécues (comme la tension père et fils, ou maître et serviteur) et son « terrain de choix » ce sont les sciences de l'homme et uniquement elles. La « négativité » a alors une « valeur spécifique » et l'article se terminait sur une exaltation de la classe prolétarienne « vouée à une existence négative », donc révolutionnaire.

Un passage assez énigmatique de la conclusion envisage un retour possible à l'interprétation « dialectique » de la nature ; je crois que Bataille se réfère à ses articles de *Documents* comme *Le cheval académique*, *Le langage des fleurs*, etc., dans lesquels il esquisse effectivement une sorte d'« histoire » naturelle (et par conséquent de dialectique) ; ce sont là des considérations que Bataille n'a jamais ensuite, à ma connaissance, développées, mais dont on retrouve un lointain écho dans son livre sur Lascaux.

Cet article nous attira dans le n° 6 une réponse de Karl Korsch, lequel, tout en qualifiant la partie critique d'« excellente et juste », ironisait sur l'importance que nous attribuions au philosophe « bourgeois » Hartmann. Dans le n° 4, dans lequel paraissait cette *Critique des fondements de la dialectique hégélienne*, se trouvait déjà une critique, par Jean Bernier, d'un compte rendu de Krafft-Ebing par Bataille (paru dans le n° 3), critique qui mettait en doute (à juste titre) la qualité de son marxisme.

Il faut ici rappeler que la *Critique sociale*, fondée par Boris Souvarine, avait pour noyau le Cercle Communiste Démocratique, composé d'anciens militants communistes exclus ou oppositionnels ; à ce noyau était venu se joindre un petit groupe d'ex-surréalistes ou apparentés, comme Bataille, Michel Leiris, Jacques Baron et moi-même qui avions une formation bien différente.

Dans le n° 5, Bataille répondit à Bernier en réaffirmant l'importance de disciplines bourgeoises comme la psychanalyse et, pour écraser l'optimisme progressiste de son interlocuteur, lui assénait une citation de Hegel (*Encyclopédie*, § 60) dans laquelle, à propos de la morale kantienne, il est dit que le temps maintient plus qu'il ne concilie la contradiction

et que le progrès infini n'est que la contradiction se reproduisant indéfiniment.

Dans le n° 6, on trouve un compte rendu, signé conjointement G.B. et R.Q., du numéro de la *Revue philosophique* consacré à Hegel. On y rappelle que les travaux de Jean Wahl, qualifié de « jeune philosophe français », ont posé les fondements d'une conception nouvelle du « hégélianisme » et on signale tout particulièrement l'article de Koyré qui justifie — à nos yeux — les difficultés de la terminologie hégélienne.

Le numéro est daté de septembre 1932 ; en novembre, G. Bataille allait commencer à suivre les cours de Koyré à l'école des Hautes Etudes (section des Sciences religieuses) ; en 32-33, celui sur Nicolas de Cues (*Docte ignorance et coïncidence des contradictions*), en 33-34, outre la continuation de ce cours, celui sur la *Philosophie religieuse de Hegel d'après ses écrits de jeunesse*.

Bataille continua à collaborer à la *Critique sociale* jusqu'à sa disparition en mars 1934 avec le n° 11. Il y publie des articles où il s'affirme de plus en plus en tant que Bataille, penseur original (*La notion de dépense*, *Le problème de l'Etat*, *La structure psychologique du fascisme*), articles dans lesquels les allusions à Hegel se font de plus en plus rares (quant à Marx, il n'est plus jamais cité) ou même désinvoltes. Il signale « qu'on peut utiliser de vieilles formules de Hegel, comme *conscience déchirée* ou *conscience malheureuse* » ; et, dans un compte rendu du n° 1 de *Minotaure*, il écrit : « Le fait que le terme de *dialectique* traîne à peu près d'un bout à l'autre d'une telle revue ne témoigne que d'une bonne volonté confuse, de profiter de certaines facilités déplorables du vocabulaire marxiste. »

De 1934 à 1939, Bataille suivra les cours de Kojève qui seront publiés en 1947 sous le titre d'*Introduction à la lecture de Hegel* ; je rappelle qu'il s'agissait d'une lecture commentée de la *Phénoménologie de l'Esprit*. Bien qu'il ne fût pas un auditeur d'une assiduité exemplaire et que, parfois même, il lui arrivât de somnoler (« la mouche sur le nez de l'orateur... »), il n'est pas douteux qu'il tira grand profit de cet enseignement. Non, à vrai dire, pour « revenir » à un Hegel bien différent, et du panlogiste des manuels d'avant la guerre de 14, du précurseur de Marx uniquement vu à travers le marxisme, mais bien pour se définir lui-même non pas en s'opposant mais en quelque sorte en fraternisant.

En 1943, dans *L'expérience intérieure*, Bataille consacre

quelques pages (168 à 173) à Hegel, et c'est une sorte d'adieu. Ce n'est plus le Hegel de la réduction rationalisante et abstraite, ni le Hegel dont la dialectique préfigure l'expérience vécue des psychanalystes et des sociologues. C'est le Hegel de Kojève, le Hegel du savoir absolu et circulaire, le Hegel à propos duquel on ne peut s'empêcher de nommer Heidegger (ce que Bataille fait p. 169). Dans la note 1 de la page 170, Bataille reconnaît sa dette envers Kojève et la souligne en signalant combien la critique de Hegel par Kierkegaard est superficielle et combien Nietzsche, qu'il admirait avec passion, n'en avait qu'une connaissance conventionnelle (la « vulgarisation de la règle »). Il semble ainsi parler de lui-même, du Bataille de *Documents*, du Bataille de la *Critique sociale* ; mais dans *L'expérience intérieure* on peut dire, en paraphrasant Rimbaud, que Bataille sait aujourd'hui saluer Hegel. Il sait maintenant exactement où il se situe, ou plutôt où il ne se situe pas. Bataille, qui réfléchit tant à l'hétérogène, écrit une œuvre singulièrement homogène ; il n'est pas de ceux qui ont à désavouer ses écrits de jeunesse. On le retrouve tout entier, et lui-même, non seulement dans ses articles de *Documents*, mais encore dans sa contribution à *L'art précolombien*, un de ses tout premiers écrits publiés.

Durant près de vingt années, il s'est confronté à Hegel, ou plutôt aux différents Hegels que découvrait tour à tour le public philosophique français. En finissant par percevoir le vrai, il s'est connu lui-même — connu lui-même comme radicalement non-hégélien, mais en sachant que cette connaissance de soi ne pouvait avoir lieu qu'après la connaissance d'une doctrine dont il dit qu'aucune ne lui est comparable, et en se retrouvant ainsi lui-même, médiatisé, mais non réduit.

RAYMOND QUENEAU.

LE SOC DE LA CHARRUE

Je ne prétends pas écrire avec autorité sur l'ami disparu. Seulement, peut-être trouvera-t-on ici, avec quelque intérêt, des bribes de conversations, mêlés à des souvenirs de collaboration très intime.

Georges Bataille avait un sens aigu de la précarité de l'existence joint à une disposition d'esprit très ouverte.

Qualité rare.

Je ne doute pas qu'il me pardonnerait ces minces remémorations sans ordre, déréglées ; poussières des années mortes, vestiges de la mémoire jetés au vent qui passe. Oui, si menus ces propos, eu égard à son importance.

Son royaume fût et demeure souterrain. Celui de l'ambiguïté même.

Des philosophes parmi les plus notables voyaient en lui un lyrique, des poètes des plus achalandés, un philosophe.

En vérité, s'il était poète par l'intuition (ce dont les poètes professionnels sont trop souvent dépourvus, mais leur malice donne le change), il ne fut jamais philosophe au sens socratique. A Platon il préférerait de beaucoup Empédocle, « qui voulut exprimer l'inexprimable et mettre aux mains des hommes le divin ».

En avril 1936, Georges Bataille vient me rejoindre à Tossa de Mar où nous faisons halte dans une belle, modeste et vieille maison catalane.

Il veut mettre au point, avec mon accord, ce vieux projet : *Acéphale*.

Sa chambre est voisine de la cuisine, où ont lieu nos colloques quotidiens. Il aime qu'entre deux peintures dévoratrices, je m'agite joyeusement et chante. *L'ouverture de Don Juan* est souvent mise à rude épreuve, et les *arias* ! Qu'importe, « cela lie ce qui nous est échoué d'existence à un défi qui s'ouvre au ravissement ». Et puis il s'agit pour moi de dessiner l'Idole.

Construire *Acéphale* ! « Le bonhomme Acéphale »,